L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI MATIN, 13 MARS.

FEUILLETON.

UN AMI DIABOLIQUE

PAR A. DE GONDRECOURT.

XX

LE COMTE GENNONI

(Suite.)

Le domestique demande si monsieur le comte n'a pas de réponse à faire, dit qu'il attendait dans une attitude respectueuse.

Cette question arrache le comte à son angoisse.

— Sais-tu lire ? dit-il d'une voix presque inactive.

— Mais oui, monsieur, assez bien.

— Sais-tu écrire ?

— Oui, monsieur le comte.

— Je fais, sans doute, quelques fautes d'orthographe par ci, par là ?

— Je ne le crois pas, répondit l'enfant avec humilité.

— Eh bien ! voyons, lis-moi cela.

Le jeune homme prit le billet en rougissant, et lut gravement.

— Mon cher comte, je renvoyer tous les gens que vous savez fermés pour ce soir ; car c'est ce soir que nous signerons le contrat ; faites plus, venez nous voir un peu avant cinq heures. J'ai de bonnes raisons pour vous donner ce rendez-vous, de bonnes raisons, je veux vous les dire, et vous les écrire. J'irai vous accompagner de votre notaire.

— Avons de cœur et d'attention,

— "Comtesse DE MONCAL."

— Très bien, dit le comte..... : tu lis très-vite.

— Maintenant prends ce papier, aussitôt tu en écrira.

— Je prit une feuille de papier richement armoriée, s'assit devant le bec d'une plume d'or dans les flancs de cristal d'un encrier, et attendit :

— Ma journée, ma soirée sont à vous, chère mère, comme tout ce qui m'appartient, je serai chez vous, entre quatre et cinq heures. Il y a bien longtemps que j'ai fait.

— Et ce fait

— Cette répétit le dernier mot de la phrase.

— Mots la date.

— Voilà, monsieur, c'est fait.

— Le jeune montra le billet. Paul Gédéon le lut, vit sur les quatre lignes qu'il avait dictée, il lui sembla que quelques mots manquaient sur le papier, car il ne pouvait se rien de plus petit de la part du comte, — et très bien, dit-il avec une parfaite politesse, — vous avez quelque humiliation, se dit-il, lorsque l'enfant l'eut quitté.

— Mais, dit le comte, en se levant, pour ce qui concerne Gennoni, et personne ne sorte.

— Tout bien pour après le tête-à-tête de madame de Moncal avait eu successivement avec Paul Guérin et le marquis d'Avéros, que le comte venait de recevoir l'invitation à laquelle il avait fait réponse.

— Les huit jours de délai donnés au marquis d'Avéros avaient été employés par les deux amis à assauts de luxe. C'était merveille de l'étalage de ces riches seigneurs. Il n'était donné des fêtes splendides, dont l'avant fait le bonheur avec la variation raffinée. Chacun d'eux s'était complété pour charmer la belle Comtesse ; on a tout, malgré la fortune, quand on a une bourse insuffisante, toujours impuissante dans ces circonstances, car, pour bien, il faut pouvoir faire, faillir dans ce cas, c'est perdre la tête à ses adorateurs.

La comtesse embarrassée, malgré son caractère, ne savait vraiment quel rôle prendre à faire du choix définitif. La fortune du comte était superbe, son caractère plus ferme, plus sérieux, sa position était évidente, incontestable, et, en plus et ses millions pouvaient être utiles par quelque honneur, message diplomatique, ambassade, ou de gendre inappréciable. D'un autre côté le marquis d'Avéros était d'une naissance pure et ancienne, sa position était plus que honorable, sa parente était puissante, le dévouement qu'il avait pour elle, le dévouement qu'il avait pour elle, le dévouement qu'il avait pour elle